

Atlas de la Province Extrême-Nord Cameroun

Planche 16

Carte de la Province Extrême-Nord

Carte de la Province Extrême-Nord Cameroun

« En conséquence, il est à craindre que la campagne arachidière 1963 soit la dernière à avoir donné de bons résultats. La bonne volonté du personnel de l’Agriculture ou du Sem-nord, qui n’est pas sans ignorer qu’il œuvre pour une cause perdue, ne sera pas suffisante pour maintenir en 1964 une superficie cultivée en arachide voisine de celle de 1963. »

Les « anti-arachides », qui se rencontrèrent aussi parmi les administrateurs, depuis 1955 jusqu’à l’Indépendance, soulignent l’impopularité de l’arachide. Elle la devait à son passé de culture imposée, faite sur « les champs du commandant ».

Dans ce conflit administratif, les sécheresses de 1973-74 et de 1984 ainsi que le choix des paysans (coton + *muskuwaari*) auront le mot de la fin. Jusqu’en 1974 (date de la dissolution du Semnord), les prix d’achat aux producteurs ont évolué en sens inverse de ceux du coton ⁽¹⁵⁾. À partir de cette date, ils ont été régulièrement révisés à la hausse jusqu’au désen-gagement total de l’État en 1983.

La commercialisation

La commercialisation s’effectuait par l’entremise de compagnies qui recevaient l’agrément du gouvernement. Au début, on comptait la R.V.V. King ⁽¹⁶⁾ qui avait absorbé la compagnie John Holt. Par la suite, le nombre s’est étoffé et, en 1969-70, on comptait onze concessionnaires qui se partageaient le marché : la King, la CCHA (Compagnie commerciale hollandao-africaine), la Soconord (Société commerciale du nord), UTC (Union Trading Came-roon) associée à Alhadjî Nassourou et J.-P. Papadopoulos, pour les plus importants.

Ces sociétés opèrent par acheteurs et équipes de rabatteurs interposés. C’est l’apparition de commerçants camerounais, souvent anciens courtiers des précédentes compagnies : Alhadjî Tidjani, Boubâ Bamé, Adamou Oumarou, Alhadjî Fadil, Balarabé Mohaman… On voit émerger parmi ces derniers des noms du monde politique et des affaires de la période post-indépendance (Akassou, A. Tidjani, Issa Balarabé…).

Les marchés officiels d’arachides n’ont jamais eu la rigueur de ceux du coton. Les rap-ports des services de l’Agriculture et du Semnord se plaignent d’ouvertures de marchés plusieurs fois différées et de dates trop tardives. « L’ouverture de la traite » devait s’effectuer en décembre et la « fermeture de la traite » en février, avec trois séries de marchés pendant ce laps de temps. Les centres d’achat sont trop peu nombreux et obligent les producteurs à de longs transports. J.-M. SOUPAULT, en 1945, dans un Rapport de tournée le dénonce : « la population ne possède pas des bourricots pour effectuer ce transport. Il en résulte que les laouanes se substituent aux indigènes pour ce travail et que ces derniers ne voient pas tou-jours ou incomplètement leur part de gain véritable ».

Déjà les techniques d’achat étaient mises en cause. Sur les piémonts mofu, par exemple « la pesée effectuée sur des bascules d’une force de 100 kg et plus n’est pas toujours faite avec la précision désirable, car les cultivateurs livrent leur production par lots de 3 à 15 kg ». L’acheteur est escorté d’un représentant des services de l’Agriculture ou du Semnord, qui contrôle la régularité des pesées. Toutefois, les sempiternels problèmes liés à l’achat se posaient déjà, mettant en cause l’habileté manœuvrière au moment des pesées.

Néanmoins, les prix officiels, toujours trop bas, poussent les populations à se livrer à des ventes clandestines et même à enterrer parfois une partie de leur récolte le jour du mar-ché officiel, comme dans la région de Bogo (1961-62). Le prix de vente de l’agoda (environ 1 kg) a toujours été près de deux fois supérieur au prix officiel.

Comparaison de deux campagnes : 1958 et 1983

Le choix de l’année 1958 s’explique par la disponibilité des statistiques sur l’ensemble de la province et la proximité de 1960, date charnière de l’indépendance. Quant à 1983, cela cor-respond à la campagne que nous avons suivie, marché par marché.

En plaine, la commercialisation par marché est donnée en tonnage coques à partir de 1954, car les SAP ont acheté des décortiqueuses Samat, grâce aux ristournes de campagnes antérieures. Les compagnies envoyèrent alors leurs arachides coques à la décortiqueuse, sou-lageant les populations d’un fastidieux travail.

Le volume de la commercialisation dans le Diamaré a été constant, entre 1 100 et 1 500 t, de 1952 à 1957 avec une augmentation en 1957 et une chute brutale les années sui-vantes. Dans les plaines de Mora et de Koza, on dispose de moins de renseignements. La pro-duction commercialisée y a été de 1 034 t en 1958 et de 857 t en 1962.

La situation en 1958

La campagne de 1958 fut, par rapport à celle qui l’a précédée, une année médiocre. La production de la plaine fut inférieure à celle des monts Mandara. On enregistre un tonnage cumulé de 2210 t ⁽¹⁷⁾, soit 43,4 % du tonnage commercialisé (dans les unités admi-nistratives qui formeront la future province de l’Extrême-Nord). Les centres les plus impor-tants sont encore dans l’arrondissement de Bogo (13,7 %), la région Mindif-Moulvouday, et dans le Bec-de-Canard. Ces trois régions totalisent près de 30 % de la production totale.

En montagne, l’arrondissement de Mokolo s’est toujours présenté comme la première zone de production. En 1958, le tonnage commercialisé par les marchés officiels est de 1 716,9 tonnes pour une production globale évaluée au triple. Le marché central de Mokolo jouait alors un grand rôle dans la collecte, il centralisait à lui seul 932,8 t, drainant la pro-duction des cantons Matakam-Sud et Nord, Mokolo, Mogodé et Zamay. La campagne 1958 y fut très moyenne, illustrant le recul de certains marchés comme Tchévi, Boula, Mofou, et l’effon-drement d’autres, comme Hina. On préconisera par la suite la suppression de certains centres de collecte et le regroupement d’autres, ce qui aboutira à la suppression des marchés de Gawar, Mayo-Kaba, Mozogo, Zouvou et Nguetchéwé, et au rattachement de Vrédéké à Tala-Gouédéjélé, de Maboudji à Boukoulâ, de Roumzou à Mokolo et de Kortchi à Sir.

Le tonnage commercialisé dans l’ensemble de la province en 1958 est de 5 090 t. Cinq sociétés se partagent les achats, avec en tête la R.W. King, la SCOA et la Hollando.

Arondissement/districts	Tonnage	Pourcentage
<i>Plaine</i>		
Doukoulâ	7,516	0,15
Kalfou	49,524	0,97
Maroua	77,520	1,51
Kolofata	80,748	1,58
Yagoua	193,250	3,80
Guéré	421,252	8,26
Mindif-Kaélé	520,465	10,22
Bogo	698,767	13,73
<i>Montagne</i>		
Méri	11,580	0,23
Hina	281,449	5,53
Koza	359,061	7,05
Mora	366,619	7,19
Bourah	502,648	9,87
Tokombéré	587,028	11,53
Mokolo	932,867	18,32
Total	5 090,294	99,94

^[15] Le prix est fixé sans réelle incidence sur les marchés qui ne sont plus officiels, sorte de velléité administrative pour régenter une production qu’elle ne contrôle plus.

^[16] Un rapport de campagne arachidière de 1950-51 signale que « le maintien d’un prix unique avait été prévu après la Conférence de Garoua du 7 novembre 1950 après accord avec la maison King, qui avait le monopole de fait ».

^[17] Si l’on ajoute la production des marchés de plaine de l’arrondissement de Mora.

La campagne de 1983-84

Les marchés de plaine cités en 1958 : Yagoua, Kalfou, Bangana, Guéré, Djondong, Dou-koulâ et tous leurs réseaux de marchés secondaires, Widigué, Dana, Domo, Djougoumta, Oulargo… n’existent plus en 1983. Les centres de collecte de Mindif-Moulvouday, ceux de Bogo et de la plaine de Mora qui fournissaient encore en 1958 un tonnage cumulé de plus de 2 700 t n’offrent plus aucune commercialisation significative. Une exception peut-être pour les marchés de Gobo et de Dom-Pya, encore que l’arachide ne se commercialise qu’à l’agoda, tout au plus à la cuvette.

En revanche, pour la montagne, la campagne de 1983-84 représente en tonnage plus du double de celle de 1958, en dépit de la sécheresse de 1983.

La carte des marchés a sensiblement changé. Le grand marché de Mokolo ne draine plus la production des campagnes environnantes. La fluidité du trafic en brousse pousse les collec-teurs jusqu’au bout des pistes. Si certains centres de collecte se sont maintenus comme Koza, Gaboua, Soullé, Guili… d’autres ont apparu et disparu : Moskota, Maltamaya, Tala-Gouédéjélé.

De nouveaux espaces de vente se sont ouverts, certains sont modestes comme Karant-chi ou Gadoua près du col de Méri, d’autres sont plus importants comme Wanarou en bor-dure de la plaine de Gavar, Gamboura et Gamdougoum au sud du plateau Kapsiki. Gamdou-goum commercialise, à la fin des années 1980, entre 600 t et 1 000 t d’arachide par an.

Ces nouveaux marchés entretiennent le desserrement des populations sur le plateau et leur descende sur les piémonts.

Pour la campagne 1983-84, les 34 marchés-centre de collecte ⁽¹⁸⁾ ont commercialisé 7 389 t d’arachide graine. Si la production arachidière dans les monts Mandara et leurs abords représente le double des tonnages commercialisés, compte tenu de la part écoulée hors mar-ché et de l’autoconsommation, elle serait de l’ordre de 15 000 t. La production des plaines de la province est beaucoup plus difficile à estimer.

La comparaison entre les campagnes 1958 et 1983, en ce qui concerne les monts Man-dara, ne peut être qu’indicative, les marchés n’étant pas de même nature. Elle montre, néan-moins, que l’arachide reste une spéculation rentable étant donné l’augmentation de la popu-lation et les mouvements migratoires des jeunes vers les villes et en dépit de la diversification des productions commercialisées. Les cultures de rente sont aujourd’hui les niébés un peu partout, l’ail dans la région de Kila, le taro, la pomme de terre et surtout la patate douce sur les plateaux de Mokolo et de Mogodé.

Nature et évolution d’une culture de rente

Nous avons effectué en 1983-84 une collecte de données auprès des postes agricoles, couvert un maximum de marchés, comptabilisé les sacs, évalué les rôles des différents acteurs et groupes de commerçants. Les marchés principalement suivis ont été : Wanarou, Gaboua, Gamdougoum, Boukoulâ, Soullé et Roua. De plus petits marchés (Doulek, Méri, Roumzou) ont également été visités de façon régulière. Nous avons refait un sondage en 1991 et 1993.

Une commercialisation de plus en plus atomisée

La production commercialisée est malaisée à évaluer, même pour de très gros marchés, car il est procédé ces jours-là à un rabattage sur un rayon variable autour du marché. Si la camionnette est pleine, elle partira directement sur Mokolo ou Maroua sans revenir sur le marché. Il existe également une collecte hors marché pour des commerçants ayant passé des accords avec certains gros quartiers producteurs ou chefs de villages. La production de Kaliao, par exemple, s’écoule sur Maroua en dehors de tout marché, de même pour celle de Vrédéké qui part pour Mora et même Maroua. Enfin, dans une infinité de petits marchés, l’arachide est commercialisée à l’agoda et transportée à dos d’âne. Gawar-Vindé ne compte que trois à quatre sacs par marché et Tchakidjébé, une dizaine. Cette archidie ne rentre pas sur le mar-ché, elle est récupérée sur les sentes et chemins qui y conduisent. En 1984, le marché de Doulek s’est arrêté en janvier, car les petits commerçants « indépendants » avaient court-cir-cuité le centre d’achat du marché. Celui de Méri ne fonctionne plus depuis 1987.

Les modalités de la collecte

Les marchés sont très dissemblables. Les gros marchés d’arachides, comme Wanarou, sont aussi des marchés à mil, pois de terre, patate douce. On y trouve également des niébés à destination du Nigeria. Celui de Soullé présente une structuration plus avancée que la plupart des marchés de piémont, mais comme tout marché de montagne, il n’en possède pas moins une bi-polarisation de part et d’autre d’un axe qui donne sur la route. À l’entrée, à droite, l’emplacement réservé aux acheteurs d’arachides permet un accès facile des véhicules et des productions commercialisables en sacs, niébés et sorghos. Tout à côté, ce sont les pro-duits maraichers. À l’arrière, un hangar abrite une sorte de halle aux vêtements, des tailleurs, des étals de produits manufacturés et des « boutiques ». À gauche, se répartissent vendeurs de soya, de beignets et surtout les femmes brasseuses de bière.

Il existe, en revanche, de petits marchés à la production spasmodique, qui s’écoule sur trois mois, dans un cadre parfois très traditionnel, comme à Doulek où les sacs d’arachide voisent avec, entre autres produits, du souchet, des paquets de liber de caillécrat (pour la fabrication de la bière *valaawa*), des damans (sorte de marmottes) vivants et muselés (ingré-dients sacrificiels des montagnards), du sel reconditionné en bouteilles, des boulettes de condiments d’oseille de Guinée et parfois des sacs de punaises destinées à la fabrication d’huile.

Le marché de Menglia, entre les massifs de Douroum, Wazang, Massakal et Gabaga, a été créé en 1970. Comme la plupart des marchés montagnards, il a commencé avec la vente de bière, et de quelques autres produits : sorghos, poteries pour brasser la bière, quelques fers de houe et du poisson sec. En 1990, le marché est toujours divisé en deux, la partie réservée à la bière, et l’autre, plus développée, avec un coin de vente de sorghos important et un espace plus structuré pour le poisson. Une zone s’est ensuite greffée pour l’arachide et les niébés, vendus côte à côte, à l’agoda. Un commerçant de Gazawa fait mettre en réserve les sacs à Menglia et vient récupérer le stock lorsqu’il atteint les 60 sacs. Les autres espaces de vente (pagnes, parures, matériel de réparation de bicyclettes, fruits et légumes) sont encore réduits. Le marché voisin de Tsembi, créé en 1976, a suivi la même évolution.

Les ventes d’arachides sont amorcées en octobre, mais les gros tonnages n’interviennent le plus souvent qu’à la mi-novembre, se prolongent jusqu’en février, et fléchissent ensuite très nettement. Ils se maintiennent parfois en mars, comme à Gamboura, les producteurs, profi-tant d’une hausse de prix de fin de saison. Généralement, le montant des ventes des quatre plus mauvais mois, octobre, mars, avril et mai, équivaut à moins du tiers de la production de novembre, décembre, janvier et février.

Pendant la saison des pluies, pour les plus gros marchés, il peut y avoir encore vente d’arachides en coques. Soullé et Roua, par exemple, ont écoulé respectivement 775 et 150 sacs d’arachides en direction de Kousseri, entre le 9 juillet et le 22 octobre. À Boukoulâ, 60 à 70 sacs d’arachides coques ont été vendus chaque mois, au cours de la saison des pluies.

Le fonctionnement de ces marchés est irrégulier. L’offre peut varier du simple au double entre deux marchés successifs. Pour la campagne 1983-84, nous avons relevé quelques gros marchés : le 29 novembre 1983 à Wanarou, avec 864 sacs d’arachides décortiquées ; le 8 mars 1984 à Gamdougoum, avec 423 sacs. Toutefois, les carnets des agents de l’Agriculture ont recensé des scores supérieurs à 900 sacs, voire 1 000 sacs les années précédentes.

Les ventes s’effectuent en principe au sac de 75 kg, mais certains remplis à l’agoda, pèsent de 80 à 100 kg. Les hommes commercialisent au sac, les femmes à la cuvette ou à l’agoda. Les taxes des marchés pénalisent les petits vendeurs, qui préfèrent liquider leur pro-duction auprès des rabatteurs des gros commerçants, avant d’avoir atteint le marché. Les tran-sactions s’opèrent alors à l’agoda.

^[18] Il manquerait quatre petits marchés très marginaux.

	TABLEAU V <p>Évolution interannuelle des prix d’achat au kilogramme de l’arachide (Soullé et Koza)</p>					
	Novembre	Décembre	Janvier	Février	Mars	Avril
1982-83	125	150	150	200	200	200
1983-84	90	125	200			225

Sources : Rapports des postes agricoles, enquêtes sur le terrain.

Les prix officiels, dont nul ne se soucie, étaient de 90 F le kg en 1982-83 et de 105 F le kg en 1983-84. En règle générale, ils sont révisés à la hausse sur le terrain et oscillent suivant la disponibilité du produit. Sur le même marché, les prix évoluent tout le long de l’année.

À Soullé, les prix sont passés de 110 F au début de la campagne à 260 F à la fin. Ils peuvent changer au cours du même mois. À Koza-Gaboua, par exemple, en 1984, le kilo d’arachides décortiquées était acheté 170 F la première semaine de février, 200 F la deuxième, 250 F la troisième, pour retomber à 200 F la première semaine de mars. Cette année-là, les prix sur la frontière du Nigeria, à Ldaotsaf, seraient montés à 350 F le kg.

Les commerçants

Le jour du marché, les commerçants collectent dans certains villages périphériques où opèrent leurs rabatteurs, qui reviennent en fin de journée rejoindre l’équipe en place. Il existe également des rabatteurs indépendants. Informés dès l’amorce du marché des prix pratiqués, ils prospectent dans les quartiers les plus éloignés, proposant naturellement des prix inférieurs pour les arachides qu’ils revendent ensuite le jour même sur le marché.

Chaque commerçant dispose d’une ou plusieurs balances à bascule, appelée « kilo ». Un commerçant peut en posséder jusqu’à six. On aligne les sacs pesés derrière les balances et on les charge sur des camions une fois le marché achevé. L’importance du marché d’arachide se mesure au nombre de « kilo » : deux à Méri, onze à Mokong, vingt-cinq à Soullé, plus de trente à Wanarou… Il est toutefois des marchés importants, comme à Boukoulâ, qui se caracté-risent par l’absence des « kilo », les transactions s’effectuant à l’agoda. La présence des « kilo » est symbolique, emblématique ; le jeu de main sur le curseur est, le plus souvent, sans objet. L’acheteur évalue parfaitement la quantité d’arachides proposée et le vendeur sait aussi ce qu’il est en droit d’attendre, tout se jouant sur le petit plus concédé ou non. Ces commerçants possèdent également leur clientèle. Celui qui est derrière le « kilo », le commis-sionnaire (*dilaalijo*) doit respecter un prix plancher que lui a fixé l’alhadji, son patron. Si c’est 150 F le kg, il s’arrange pour acheter à 140 F le kg. Lorsqu’il livrera le sac de 71 kg (1 kg pour le poids du sac), il ne contiendra que 68 ou 69 kg. L’alhadji ne contrôle pas, c’est une marge de détournement tacite, une sorte de ristourne qui vient en plus d’un salaire mensuel, irrégulièrement versé.

Ceux qui monopolisent ces marchés sont appelés « alhadji », comme synonymes de gros commerçants, même si tous ne le sont pas. Ils sont originaires de Maroua, Gazawa, Mokolo, Koza, Mogodé et Mora. Ils sont foulbés, foulbéisés, bornouans ou hausa. Dans la partie méridionale de la zone arachidière de la province (Boukoulâ, Tchévi, Bourah), le jeu est plus ouvert. Les traitants de Garoua sont présents et on voit même apparaître quelques négoc-iants originaires de la province de l’Ouest. Une vingtaine d’alhadjis acheteurs viennent de Maroua, souvent liés à de grosses familles de commerçants (Oumarou Balarabé, Magadji Mal-loum…). D’autres sont d’anciens *dilaali*, hommes de confiance et courtiers d’alhadjis, qui se sont mis à leur compte, originaires de la région : Mafa, Kapsiki, qui résident à Mokolo, Mogodé ou Koza. Sur le marché de Wanarou, douze alhadjis en moyenne effectuent 90 % des transactions. À Soullé, ils sont six, à Koza entre dix et douze ; à Gamdougoum, neuf et à Hina, quatre. Chaque alhadji couvre en moyenne cinq à six marchés hebdomadaires succes-sifs, rarement concomitants.

Une mention spéciale doit être faite pour le « groupe de Gazawa », désigné comme tel. Très actif, il monte des ententes et pratique souvent de gros achats à Roua, Soullé, Gam-dougoum et Wanarou… Pourquoi Gazawa? Cela s’explique par le rôle joué par ce lawanat peul, placé près des massifs, sur la route de Mokolo. Une partie de son peuplement est com-posé de Mofu ou de Mafa issus des délestages d’enfants lors de famines. Les montagnards vinrent également très tôt travailler sur les karals de Gazawa. Par ailleurs, leur approvisionne-ment en bétail, bœufs de case, se fait essentiellement sur le marché de Gazawa. Les denrées de base des montagnards (sel, poissons secs…) transitent également par Gazawa.

Les liens privilégiés avec les montagnards et la connaissance des massifs qu’ont les gens de Gazawa ont été mis à profit pour la collecte des archides. Certaines familles deviennent les meilleurs courtiers d’arachides, et d’autres les plus gros intermédiaires des alhadjis de Maroua, qui concentrent et stockent la production.

Les tendances du commerce des arachides en 1995

Sur une décennie, 1983-1993, un certain nombre de changements ont affecté la com-mercialisation de l’arachide.

La démonopolisation de la collecte de l’arachide

La commercialisation sur les gros marchés cède le pas à des collecteurs de moindre envergne qui sollicitent les producteurs jusque dans leurs villages. Parmi ces petits acheteurs, on compte bon nombre de femmes foulbéisées. Ces indépendants habitent Maroua, Méri, Tokombéré… Ils se constituent un pécule en tant que travailleur temporaire pour les hommes et en montant un petit commerce pour les femmes. Avec cet argent, ils achètent des ara-chides sur différents petits marchés ou auprès de particuliers. Le produit collecté a deux desti-nations, soit il est stocké pour être vendu deux à trois fois plus cher à l’approche des fêtes, soit il est revendu au détail sur les marchés urbains.

La difficulté pour ces indépendants tient à l’immobilisation de leur capital, ce qui les pousse à se réinsérer momentanément dans les circuits des alhadjis. Il les font alors bénéficier du réseau qu’ils ont patiemment constitué.

Le maintien des flux de vente vers le sud

L’arachide des monts Mandara se présente sous deux formes de qualités différentes : celle du nord (Méri, Soullé, Roua…), à petites graines, est riche en huile ; celle produite depuis les Kapsiki jusqu’au pays de Guider, beaucoup plus grosse, est de qualité inférieure, notamment à cause de sa friabilité.

Traditionnellement, les grosses graines portaient exclusivement pour le marché de l’Ouest ⁽¹⁹⁾, le pays bamileke, où elles étaient conditionnées en pâte. Les petites arachides étaient recherchées sur le marché de Douala et dans les autres villes du Sud. Les femmes l’ap-précient non seulement pour en faire de l’huile, mais aujourd’hui pour fabriquer une sorte de nougatine (les graines restant entières) à l’usage d’une clientèle scolaire. Même si une partie de la production va naturellement au Nigeria, la plus grosse quantité s’écoule encore dans les provinces de l’Ouest et le Sud. L’arachide reste un produit de base dans le négoce avec le Sud, suivi par les oignons, les niébés… en retour des frets classiques que sont les noix de cola, les chevrons, les contreplaqués et les produits manufacturés.

Les *dilaali birijji*, convoyeurs d’arachide vers le sud, par exemple ceux d’Alhadji Mana de Gazawa, un des plus importants commerçants d’arachides, prennent en charge la location du camion et la responsabilité de la cargaison. En 1989, la location revenait à 20 000 F la tonne transportée (soit 14 à 15 sacs d’arachides). Ils payaient aussi les manutentionnaires pour le chargement et le déchargement du véhicule, le passe-avant… L’essence pour l’aller et le retour, l’entretien du véhicule est à la charge du chauffeur. Les *dilaali* peuvent alors prendre toutes les initiatives pour vendre en cours de route, à Tibati, Foubman, Nkongsamba… ou

^[19] L’Ouest a toujours été demandeur d’arachides du Nord. Déjà dans les années 1950, les rapports de Campagnes arachidières dénoncent la fuite hors du « commerce de traite » de certains tonnages (200 t, 500 t) qui n’arrivent pas au port de Douala, mais sont écoulés en pays bamileke par des commerçants locaux.

directement à Douala. L’alhadji, informé des cours à Douala, se base sur eux pour réclamer la somme qui lui revient. Les bénéfices du *dilaali* sont très variables selon les voyages. Toute-fois, c’est lui qui couvre tous les risques, en particulier celui d’un ralentissement de l’écoule-ment qui l’oblige à une immobilisation qui peut être préjudiciable à la marchandise. On a vu en 1989-1990, avec l’effondrement du marché de l’arachide dans l’Ouest, certains *dilaali* devoir hypothéquer ou vendre une partie de leur concession à Maroua, pour rembourser l’al-hadji commanditaire.

L’avenir : arachide ou niébé ?

Pendant près d’un demi-siècle, la Bambey S28 sera la seule arachide produite dans le nord du Cameroun, mis à part quelques tentatives d’introduction d’arachide de bouche.

À partir de 1993, venue du Tchad, une arachide grosse et veinée, que les populations vont appeler « arachide délavée », va très rapidement se diffuser.

Il est toutefois trop tôt pour envisager les conséquences de ce changement de cultivar, en particulier dans la concurrence que se livrent arachide et niébé.

Le complantage de l’arachide avec les sorghos et les petits mils était de règle avant le passage à la culture de rente et aux variétés sélectionnées. L’arachide en champ a corres-pondu avec sa prise en charge par les hommes.

De même, en 1991-92, l’intérêt pour les niébés sélectionnés (BR1, BR2 résistant aux bruches et VYA, variété locale travaillée (20)) entraîne sur certains piémonts archidières (Mofou-Nord) une culture pure sur de vastes surfaces. Parallèlement, l’arachide revient en culture dérobée avec le sorgho. Les niébés en champ deviennent affaire d’homme alors qu’au-paravant, c’était une culture de femmes. Le champ familial, par exemple, où le mil revient à l’homme, était quant au niébé partagé entre les différentes épouses. Si la perçée du niébé se confirmait, ce serait l’amorce d’une concurrence niébés-arachides. Ce serait aussi une concu-rrence avec le coton, car BR1 et BR2 sont des niébés à port buissonnant se prêtant à la méca-nisation. Ils ont un besoin impératif d’intrants, ou seuls les « planteurs » de la Sodecoton sont déjà équipés pour cette culture.

Certains marchés (Wanarou, Gamdougoum, Boukoulâ, Bourah…) fournissent, à côté de l’arachide, de grosses quantités de niébés. À la fin des années 1980, les tonnages pouvaient être comparables ⁽²¹⁾. On a toujours noté une demande de niébés de la province de l’Ouest (*niebbe lom’de*, niébé à grosse graine). Même à l’époque des circuits des étoffes *ndop*, qui venaient subir une teinture à l’indigo dans la région de Garoua, les commerçants revenaient avec des niébés. Dans l’Ouest, ils sont actuellement utilisés en farine pour les beignets et les gâteaux. Cette demande ne cesse de progresser. Lorsque les commerçants du Nord affrètent un camion d’arachides, pour 100 sacs d’arachides, on compte, en 1990, 30 sacs de niébés. Ils sont vendus dans les régions où on achète la cola rouge (Mbanga, Bafang, Bafoussam et aussi Foubman).

La demande en niébé a également augmenté pour le Nord. Si les montagnards conti-nuent à être les plus forts producteurs et consommateurs, les musulmans changent leurs habitudes alimentaires vis-à-vis de cette légumineuse. Auparavant, les Fulbe consommaient les niébés à certains moments de l’année, à la récolte (*fasluwol niebbe*) ou après la fête du Tabaski pour accompagner la viande séchée. Aujourd’hui, ils interviennent de plus en plus dans la composition de « sauces » complexes.

Si l’arachide n’est plus, comme autrefois, l’unique production qui permettait aux monta-gnards de s’affranchir de l’impôt et d’avoir accès au numéraire, et si sa commercialisation, qui fut à l’origine de bon nombre de fortunes à Maroua comme à Garoua, n’est plus qu’un élé-ment parmi les grandes productions commercialisées, elle n’en garde pas moins de son importance en raison de sa parfaite intégration au milieu physique bien particulier des pié-monts et des plateaux des monts Mandara et au rôle qu’elle continue de jouer dans les agro-systèmes montagnards.

Indications bibliographiques

BARBE (B.), 1951 — *Plan d’action agricole pour la campagne 1951*. Service d’Agriculture Maroua. Archives de la délégation départementale de l’agriculture pour le Diamaré (DDAD), 22 p.

BARRAULT (J.), 1961 — *Rapport agricole*. Inspection agricole du Nord, 13 p.

BOUITRAIS (J.), 1973 — *La colonisation des plaines par les montagnards au nord du Cameroun (monts Mandara)*. Paris, Orstom, Trav. et Doc. n° 24, 277 p.

BOUITRAIS (J.), éd., 1984 — *Le Nord-Cameroun : des hommes, une région*. Paris, Orstom, coll. Mémoires, n° 102, 551 p.

Archives DDAD, Dossier *Arachides*, Statistiques.

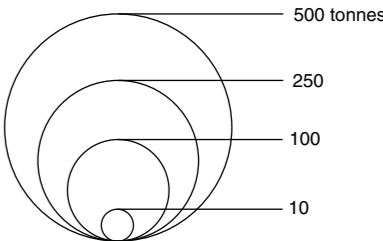
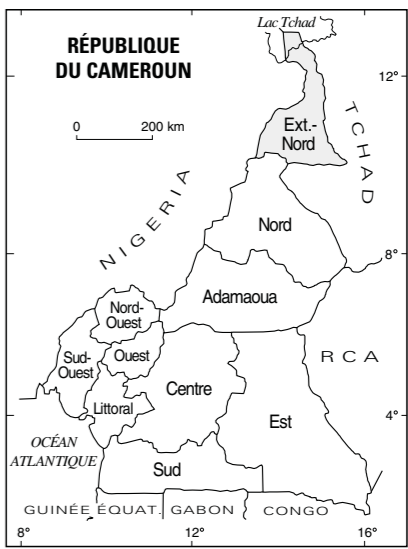
ELIAS (G.), 1955 — *Rapport annuel secteur agricole du Nord*. Service de l’Agriculture, 105 p.

FOURNEAU (J.), 1964 — *Rapport de fin de campagne arachidière 1963-64*. Maroua, DDAD, 8 p.

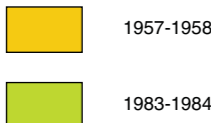
FOURNIER (A.), 1964 — *Rapport de fin de campagne arachidière 1963-64*. Maroua, DDAD, 1

PRODUCTION ARACHIDIÈRE

O. IYÉBI-MANDJEK, C. SEIGNOBOS



CAMPAGNES DE COMMERCIALISATION



LIEU DE PRODUCTION

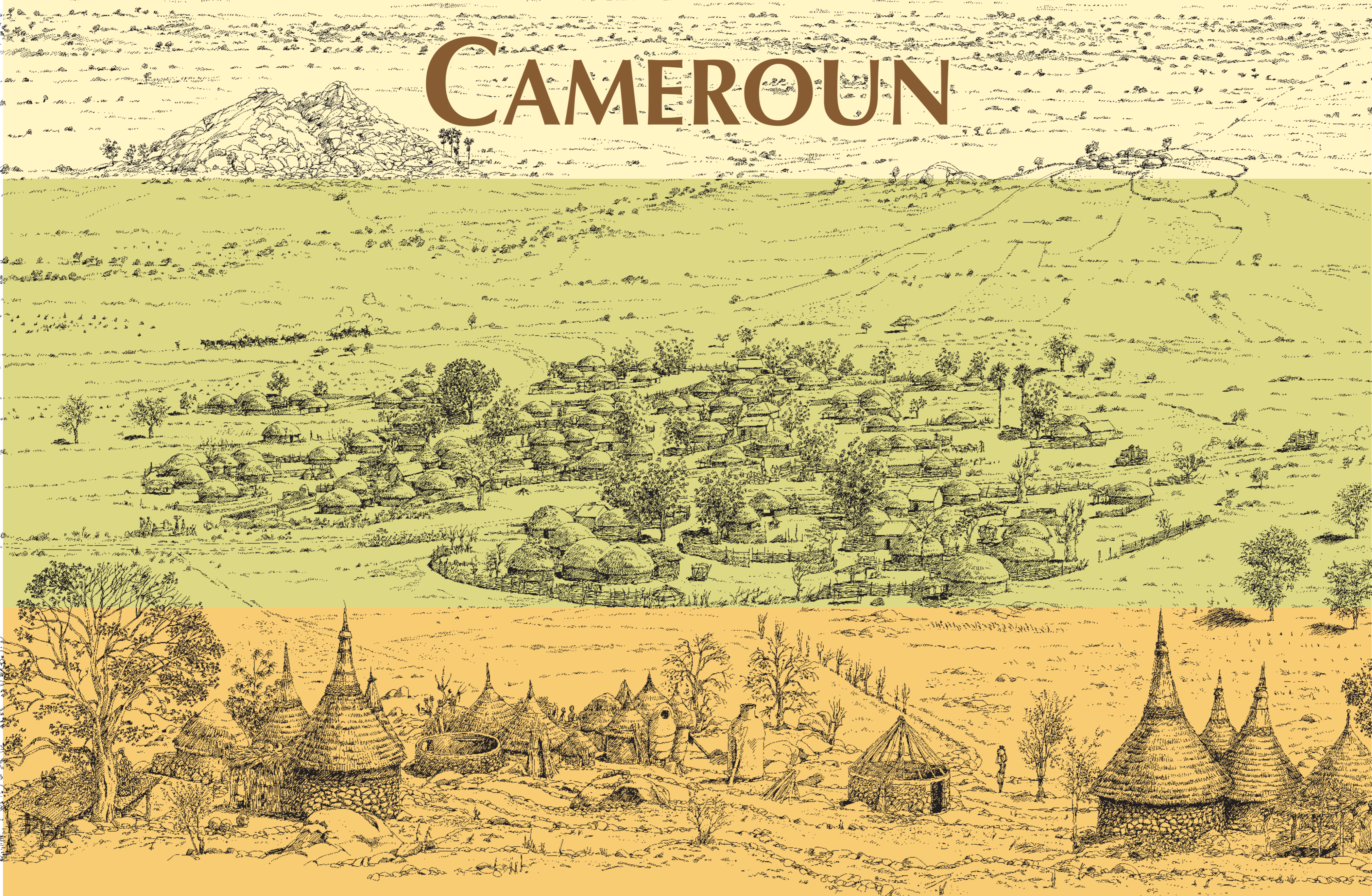


Guétalé Station et sous-secteur de modernisation rurale

Échelle 1 : 650 000



ATLAS DE LA PROVINCE EXTRÊME-NORD CAMEROUN



ATLAS
DE LA PROVINCE EXTRÊME-NORD
CAMEROUN

Éditeurs scientifiques

Christian SEIGNOBOS et Olivier IYÉBI-MANDJEK

Coordination des travaux

Christian SEIGNOBOS
Institut de recherche pour le développement, Paris
Olivier IYÉBI-MANDJEK
Institut national de cartographie, Yaoundé

Rédaction cartographique

Christine CHAUVIAT, Michel DANARD, Éric OPIGEZ (LCA)

avec la participation de

S. Bertrand, C. Brun, M.S. Putfin, C. Valton (LCA)
et
R. Akamé, N.C. Ambe, J.R. Kameni, J.M. Leunte, O. Nan Many, G. Vissi, A. Voundi (INC)

Le modèle numérique de terrain a été généré avec le logiciel de
Système d'information géographique Savane de l'IRD
par É. Habert (LCA)

La mise en forme du CD-Rom a été réalisée par
Y. Blanca, É. Opigez et L. Quinty-Bourgeois (LCA)

sous la direction de

Pierre PELTRE
Responsable du Laboratoire de cartographie appliquée (LCA)
IRD Île-de-France, Bondy

avec la collaboration de

Paul MOBY-ÉTIA
Directeur de l'Institut national de cartographie (INC)
Yaoundé

Maquette de couverture

Christian et Fabien SEIGNOBOS

Secrétariat d'édition

Marie-Odile CHARVET RICHTER

Références cartographiques

Fond topographique extrait et mis à jour à partir des cartes à l'échelle de 1 : 500 000,
Fort-Foureaux, feuille ND-33-S.O., Institut géographique national, Paris, 1964,
Maroua, Centre cartographique national, Yaoundé, 1975.

